

IMPRESSÃO RÉGIA
Establishment and Activity of the Royal Printing House of Brazil (1808-1822)

IMPRESSÃO RÉGIA
La création et l'activité de l'imprimerie Royale au Brésil (1808-1822)

IMPRESSÃO RÉGIA
Înființarea și activitatea imprimeriei Regale a Braziliei (1808-1822)

Tereza CAILLAUX DE ALMEIDA
CAER - Université d'Aix-Marseille 1
(tereza.caillaux@uni-provence.fr)

Abstract

When Portugal was occupied by Napoleon's army, in 1807, the Regent, D. João, in order to save the Portuguese crown, left the country and settled in Rio de Janeiro with his Court. In these circumstances, it was necessary to print administrative documents, which accounts for the creation of the Royal Stationary Office – Impressão Régia – with considerable consequences in the colony in various fields such as the press, publishing and what is nowadays the biggest national library in Latin America. Besides, documents printed at the time allow us to follow the evolution of Brazil in these crucial years of development and access to independence. Moreover, these printed documents tell us a lot about how the Portuguese government, established so far from the armed conflict, experienced the war in their Mother Country.

Résumé

Lorsque le Portugal fut occupé par l'armée du Napoléon, en 1807, le Régent, D. João, pour sauver la couronne portugaise, a quitté le pays et s'est installé à Rio de Janeiro, avec sa Cour. Dans ces circonstances, il a été nécessaire d'imprimer des documents administratifs, ce qui explique l'établissement de l'Office Royal de Papeterie – Impressão Régia – avec des conséquences considérables dans la colonie, en domaines divers tels que la presse, les publications et ce qui est aujourd'hui la plus grande des bibliothèques nationales de l'Amérique Latine. De plus, les documents imprimés à ce temps nous permettent de suivre l'évolution du Brésil pendant ces années cruciales de son développement et de son accès à l'indépendance. En outre, ces documents imprimés nous disent beaucoup sur la manière dont le gouvernement portugais, établi aussi loin du conflit armé, a ressenti la guerre de sa patrie.

Rezumat

Atunci când Portugalia a fost ocupată de către armata lui Napoleon, în 1807, Regentul, D. João, pentru a salva coroana portugheză, a părăsit țara și s-a stabilit la Rio de Janeiro, împreună cu a sa Curte. În aceste circumstanțe, a fost necesară tipărirea de documente administrative, ceea ce explică înființarea Oficiului Regal de Papetărie – Impressão Régia – cu consecințe considerabile în colonie, în diverse domenii precum presa, publicațiile și ceea ce astăzi reprezintă cea mai mare bibliotecă națională din America Latină. În plus, documentele tipărite la acea vreme ne permit să urmărim evoluția Braziliei în acești ani cruciali ai dezvoltării și accesului la independență. Mai mult, aceste documente tipărite ne spun multe despre modul în care guvernul portughez, stabilit astfel departe de conflictul armat, a resimțit războiul din patrie.

Keywords: *Printing, Napoleon, Brazil, Portugal*

Mots clés: *imprimerie, Napoléon, Brésil, Portugal*

Cuvinte cheie: *tipăritură, Napoleon, Brazilia, Portugalia*

L'histoire de l'Imprimerie Royale au Brésil – *Impressão Régia* – est paradigmatique des phénomènes de prolongement de l'Europe dans ses possessions d'Outre-mer en ce que cela comporte de décisions prises pour les seuls intérêts de la métropole et qui se révèlent positives pour la colonie. Ce sont des raisons circonstanciées qui ont permis la création de l'imprimerie au Brésil mais les conséquences ont été considérables dans le domaine de la presse, de l'édition et de ce qui est aujourd'hui la plus grande bibliothèque nationale de l'Amérique Latine.

Le Brésil resta longtemps privé d'imprimerie. Mais pour imprimer il faut qu'il existe un besoin spécifique à l'intérieur d'une société recelant un minimum d'organisation. Alors comment vivait-on au Brésil avant la création de l'imprimerie ? Quels bénéfices a-t-on tirés de la mise en fonctionnement de cette activité ?

L'Imprimerie Royale au Brésil naît en conséquence de la crise politique que traversent le Portugal et une grande partie de l'Europe face à Napoléon Bonaparte. Pour des raisons stratégiques de défense de la souveraineté, les instances gouvernementales portugaises se déplacèrent dans ce Nouveau Monde. Il fallut alors imprimer des documents administratifs, d'où la création de l'imprimerie qui, fort heureusement, ne se limita pas à sa fonction officielle, mais s'ouvrit à toutes sortes de publications.

Mais, plus précisément, qu'imprimait-on quand cela fut possible ? Des réponses à cette question se trouvent dans un ouvrage qui regroupe tous les documents imprimés entre 1808 et 1822. La lecture de cette bibliographie permet d'accompagner l'évolution du Brésil dans ces années cruciales de développement et d'accès à l'indépendance. Les documents imprimés de l'époque deviennent alors révélateurs de la manière dont ces événements furent vécus par les lettrés et par le gouvernement portugais installé si loin de la métropole où le conflit armé se déroulait.

I. Livres et lecture au Brésil avant 1808

I. 1. L'absence d'imprimerie au Brésil jusqu'en 1808

Il semble étonnant que, dans le contexte de l'Amérique Latine, le Brésil ait imprimé de façon si tardive. En effet, dans la Nouvelle Espagne, le Mexique est le premier pays à posséder une imprimerie depuis 1539, suivi du Pérou en 1584 et de la Bolivie en 1612. Jusqu'en 1808, dans le contexte de la relation coloniale, le Brésil doit suivre les consignes du Portugal qui ne trouve pas d'intérêt à y implanter des imprimeries. C'est là une pratique de pouvoir régalien, qui s'étend d'ailleurs à tout le domaine industriel. Le Brésil permet ainsi l'écoulement des produits manufacturés du Portugal, livres inclus. L'Espagne pratique également ce monopole commercial. Par contre, les autorités espagnoles ouvrent des exceptions et ne procèdent pas comme les autorités portugaises qui préfèrent laisser les populations du continent américain loin de l'accès à la culture, de peur qu'y naissent des idées subversives contre le pouvoir colonial. C'est-à-dire que « l'Etat et l'Eglise prirent les livres et les savoirs scolaires pour une source d'inquiétude, de questionnement et, à la limite, de rupture des liens coloniaux » (Novais, 1997 : 347).

Mais les différences entre les conditions de colonisation des Espagnols et celles des Portugais aident à comprendre ce retard dans le domaine de l'imprimerie.

Ainsi, si l'on imprime dès le XVI^e siècle en Amérique hispanique, c'est que l'un des objectifs principaux de l'Espagne, outre la recherche de métaux précieux, est d'instruire et d'évangéliser les populations indigènes. L'imprimerie est aux mains de l'Eglise qui l'utilisait pour convertir les indiens au catholicisme. Certes, le Portugal fait montre également de cette préoccupation de catéchèse, mais les populations autochtones du Brésil ne présentent pas le même développement culturel que celles de l'Amérique hispanique. Christian Duverger parle de « haut degré de civilisation atteint par les Aztèques au Mexique, ou par les Incas au Pérou » (Duverger, 2003 : 60) qui pratiquent même une forme d'écriture, qu'il reconnaît comme telle en dépit de son absence de code phonétique ; il évoque les archives de justice mexicaines, avant l'arrivée des Espagnols, et les bibliothèques des *calmecac* (collèges religieux), dont les livres ressemblaient à

« de longues bandes de cuir stuqué et peint, pliées en accordéon » (Duverger, 2003 : 64). De là à l'imprimerie, il n'y eu qu'un pas. Ainsi, un grand nombre d'œuvres sont imprimées dans les différentes langues de ces populations : grammaires, traités de linguistique et textes sacrés.

En Amérique portugaise la situation est bien différente. En effet, on y parle plus de 1000 langues. Les Jésuites simplifient cette diversité linguistique en normalisant une sorte de *pidgin* qui s'était formé spontanément le long de la côte et qui provenait du contact entre colons et indiens. Le Père José de Anchieta publie en 1595, à Coimbra, la première grammaire de cette *língua geral* qui fut pratiquée jusqu'à son interdiction, au profit du portugais, en 1758, par un décret du Premier Ministre, le Marquis de Pombal. Par ailleurs, le portugais était enseigné dans des collèges jésuites dont les enseignants avaient importé des œuvres didactiques et religieuses lors de leur installation au Brésil. Ils les copiaient pour leurs élèves ou en commandaient en métropole lorsque cela s'avérait nécessaire. Nul besoin d'imprimer, donc. Par ailleurs, la démarche du colon portugais était plutôt pragmatique, d'exploitation intensive de la terre, loin des préoccupations culturelles, alors qu'en Amérique hispanique l'imprimerie naissait dans un contexte urbain riche. Les Espagnols ont créé des cités selon le modèle de celles de l'Espagne : « c'était des centres d'autorité et de prestige dans les domaines politique, administratif, économique, religieux, culturel et linguistique » (Teyssier, 1997 : 87). En 1551, Mexico et Lima avaient leurs universités et elles n'étaient pas les seules dans ce cas, en Amérique hispanique. Au Brésil, il faudra attendre le XIX^e siècle pour voir se construire une ville avec le dynamisme propre à ces centres urbains de la Nouvelle Espagne.

I. 2. Impression impossible mais lecture accessible

Jusqu'à l'arrivée de la Cour à Rio il n'y eut pas de documents imprimés au Brésil, car la loi l'interdisait. Tout ce que s'y lisait arrivait donc de la métropole. Il y eut bien quelques essais d'implantation de machines typographiques sur le territoire brésilien, notamment au Pernambouc, à l'époque de l'occupation hollandaise, au XVII^e siècle. Au XVIII^e siècle, Antônio Isidore da Fonseca tenta l'expérience à Rio, mais ses machines et ses types finirent par être confisqués. Il fut néanmoins l'artisan de la plus ancienne œuvre imprimée au Brésil : *Relação da entrada que fez o Excellentissimo, e Reverendissimo Senhor D. Fr. Antonio do Desterro Malheyro...* (1774). Par ailleurs, quelques presses furent admises par décret du 8 août 1770 mais elles avaient pour seule fonction la production de cartes de jeu. Cette production est passée aux mains de particuliers au moment de l'installation de l'imprimerie officielle, qui la reprit en 1811, afin de résoudre en partie ses difficultés financières (Moraes : 1996 : 22).

Si l'on n'imprimait pas sur place, cela ne signifie pas que personne ne lisait dans le pays. Márcia Abreu et bien d'autres historiens brésiliens démontrent combien sont faux les préjugés concernant la pauvreté de lecture au Brésil (Abreu, 1998 : Cd-rom). Elle estime que l'existence de deux librairies seulement à Rio de Janeiro, avant l'arrivée de la Cour, ne signifie pas l'absence de lecteurs ; il existait d'autres réseaux d'accès aux livres. Ainsi, on pouvait commander directement aux libraires de Lisbonne, ou faire l'achat soit à un marchand ambulant, soit dans des boutiques qui vendaient aussi d'autres articles « aussi divers que des cartes géographiques, des montres, des tableaux, des tissus, des bas et des bonnets ». Il était possible également de demander l'autorisation d'envoi de livres de « Lisbonne vers Rio de Janeiro soumis aux divers organes de censure, responsables du commerce des livres dans la métropole et dans ses colonies, établis par le gouvernement portugais entre 1768 et 1822 ». Elle ajoutera l'information sur la *Real mesa Censória* créée par le Marquis de Pombal en 1768 et qui était un organe institutionnel de censure. La demande était régulière et massive, (201 réquisitions entre 1769 et 1807) ce qui signifie que la lecture était une activité de choix au Brésil et très variée puisque l'on commandait des romans, des tragédies, des comédies, pour ne citer que quelques genres évoqués. Les œuvres de fiction représentaient dans cette même période, 15% du total bibliographique réquisitionné.

I. 3. L'arrivée de la Cour portugaise au Brésil

Entre 1807 et 1811, le Portugal est occupé à trois reprises par les troupes de Napoléon Bonaparte. A cette époque D. João, futur roi D. João VI, assure la régence depuis que sa mère D. Maria I sombra dans la folie.

En 1806, L'Empereur des Français décrète le Blocus Continental. Le Prince régent se plie trop tard à cette exigence, sous prétexte de son alliance multi-séculaire avec l'Angleterre. Alors que les troupes napoléoniennes ont déjà pénétré en territoire portugais, D. João décide de quitter le pays avec la Cour, afin de préserver l'intégrité de la Nation. Il embarque donc pour le Brésil, le 29 novembre 1807. Le Général Junot, à la tête d'une armée franco-espagnole, arrive à Lisbonne le lendemain et peut encore apercevoir la flotte s'éloigner à l'horizon.

Le départ de ces quelque 15.000 personnes se déroule dans un certain état d'affolement, ce qui n'empêche pas António de Araújo de Azevedo, futur Comte da Barca, de prendre, sur le navire qui le transportait, quelques 6.000 livres de sa collection personnelle et du matériel nécessaire à l'installation d'une activité d'imprimerie. Par ailleurs, le roi donne l'ordre d'embarquer les 60.000 ouvrages qui constituent le fonds de la *Biblioteca Régia Portuguesa* et qui seront à l'origine de la *Real Biblioteca*, transformée en 1822 en *Biblioteca Imperial e Pública da Corte* et, de nos jours, en *Biblioteca Nacional Brasileira* [1].

D. João installa sa Cour à Rio de Janeiro où il demeura jusqu'à son retour au Portugal en 1821. Il y laissa les œuvres qui l'avaient accompagné à l'aller. C'est pour ce motif que l'on trouve dans la bibliothèque de ce pays du Nouveau Monde des documents très anciens, y compris la première édition de l'œuvre *Os Lusíadas*, de 1570 [2].

L'*Impressão Régia* participe ainsi – en conséquence de la situation de troubles existant en Europe et à laquelle le Portugal s'est trouvé mêlé – à un double apport pour la culture du Brésil, à savoir la naissance d'une bibliothèque nationale et la mise en service d'une imprimerie qui allait l'enrichir en ouvrages de plus en plus nombreux et variés.

II. La création de l'Imprimerie Royale

II. 1. Le décret et le premier document imprimé

Peu de temps après l'arrivée de la Cour à Rio, l'imprimerie fut installée dans le sous-sol de la maison de António de Araújo de Azevedo et D. João établit, par décret du 13 mai 1808, son cadre de fonctionnement.

Dans ce décret, le régent évoque tout d'abord la nécessité d'imprimer au Brésil à partir de ce moment. En effet, l'installation de la Cour à Rio était source de nouveaux besoins dans le domaine administratif. Ceci explique la diffusion plus importante, à cette époque du début des activités typographiques, de papiers officiels à l'exemple de la *relação de despacho* [3], le premier document imprimé par l'*Impressão Régia* le jour même de sa création qui était aussi la date anniversaire de D. João.

Le Prince Régent stipule ensuite qu'il s'agit d'une *Impressão Régia* (Imprimerie Royale), c'est-à-dire qu'y seront imprimés « exclusivement toute la Législation, et documents diplomatiques qui proviennent de quelque secrétariat de mon Royal Service ». Mais l'adverbe « exclusivement » ne circonscrit pas le type d'œuvres qui peuvent y être imprimées, comme cela a pu être interprété par certains auteurs, car il est dit aussi que « l'on peut y imprimer toutes sortes d'œuvres ». L'Impression Royale devient de ce fait une maison d'édition. Enfin, le Prince Régent confie la direction de cette Institution à son Ministre des Affaires Etrangères, D. Rodrigo de Souza Coutinho. Un appendice (*Notícia*) est joint au décret qui réaffirme la possibilité d'imprimer toutes sortes d'œuvres et qui fait un appel d'offre de travail à des ouvriers liés aux différentes techniques typographiques.

Cette possibilité d'imprimer des textes non officiels constitue une grande avancée pour le Brésil. C'est une base de diffusion de la culture, bien qu'il ne soit pas permis d'imprimer n'importe quel écrit. En effet, à partir de septembre de l'année de création de l'imprimerie royale, est institué un organisme de censure, *Junta de Censores da Imprensa Régia do Rio de Janeiro*, qui doit vérifier que rien ne soit imprimé contre la religion, le gouvernement et les bonnes mœurs.

Ce décret fut commenté dans un journal, chose étonnante dans un pays où jusqu'alors la presse avait été interdite.

II. 2. Le *Correio Braziliense*

En effet, si beaucoup de lecteurs prenaient les dispositions légales pour acquérir des livres, d'autres se les procuraient par des réseaux clandestins. Cela est valable également pour les journaux. Citons le cas du *Correio Braziliense ou Armazém Literário*, créé et écrit en grande partie par Hipólito José da Costa, réfugié en terre britannique après s'être échappé de prison, où l'Inquisition portugaise l'avait enfermé parce qu'il était franc-maçon et donc supposé pactiser avec les idées de la Révolution française. Ce périodique traite surtout des affaires de l'Angleterre, du Portugal et du Brésil. Il est de tendance libérale, défend l'abolition de l'esclavage et critique le gouvernement portugais de façon modérée. Dans la clandestinité, il était lu au Portugal mais il fut probablement le premier journal à circuler au Brésil, pendant 13 ans, et le seul à informer les Brésiliens jusqu'à la parution du premier journal imprimé sur place, à savoir *A Gazeta do Rio de Janeiro* qui n'était rien de plus que la reproduction partielle de *A Gazeta de Lisboa*, journal très manipulé par les organes français de gestion et de contrôle du Portugal continental. Bien différente est l'expression libre et didactique de Hipólito José da Costa. Voyons avec quel enthousiasme il avait annoncé la création de l'*Impressão Régia* (Costa, 1808 : 393) :

« Le monde s'étonnera peut-être que je vienne annoncer comme une grande nouvelle, que l'on prétend établir une imprimerie au Brésil ; mais il en est ainsi. Le XIX^e siècle commencé, les pauvres Brésiliens n'avaient pas encore profité des bienfaits que l'imprimerie apporta aux hommes ; et ils ne leur serait même pas encore permis ce bonheur, si le Gouvernement, qui le lui interdisait, aculé en Europe, ne s'était pas vu obligé à chercher un asile sur les plages de la nouvelle Lusitanie ».

La critique du caractère arbitraire des biens dont bénéficie la colonie apparaît clairement dans cet extrait, dans la phrase « et ils ne leur serait même pas encore permis ce bonheur, si le gouvernement... ne s'était pas vu obligé... ». Seul un auteur clandestin pouvait se permettre une telle remarque.

Lorsque le décret royal sortit, Hypólito José da Costa le transcrivit dans son journal tout en le commentant (Costa, 1808 : 518). Il dit ainsi à son début :

« Le Décret, transcrit ci-dessus, ne peut que procurer un grand plaisir à tous les hommes bien intentionnés et amis de l'humanité ; surtout quand on comprend par la Notice ou Avis au public, que j'ai copié ci-joint, que les propos de ce Décret ne sont pas ceux d'une simple hypocrisie, mais que l'on veut sincèrement mettre en œuvre l'établissement de l'Imprimerie au Brésil. »

Dans l'expression « un grand plaisir » transparaît son acceptation de cette institution, pas tant à titre personnel mais collectif : « à tous les hommes » et idéologique : « bien intentionnés et amis de l'humanité ». Et dans son insistance sur l'honnêteté de la Notice dans la phrase « les mots...ne sont pas de simple hypocrisie » et dans le choix de l'adverbe « sincèrement », perce la difficulté à croire à la création de l'Imprimerie au Brésil. Par ailleurs, l'importance accordée ici à la Notice est probablement proportionnelle à l'intérêt de pouvoir imprimer d'autres écrits que les documents officiels.

Par ailleurs, l'article de Hypólito José da Costa qui annonce la création de l'*Impressão Régia* (Costa, 1808 : 394) fait référence à une presse commandée en Angleterre :

« Que le monde soit donc au courant, ainsi que la postérité, qu'en l'an 1808 de l'ère chrétienne, le Gouvernement Portugais, au Brésil, fit chercher en Angleterre une presse et ses appendices nécessaires ; et que la somme que l'on leur envoya d'ici s'élève à CENT LIBRES STERLING !!! »

Dans la plupart des œuvres consacrées à l'*Impressão Régia*, il est question de presses transportées dans le vaisseau *Meduza* lors du déplacement de la Cour au Brésil. C'est cette acception que privilégie la mémoire collective brésilienne. Récemment, au moment du 195^{ème} anniversaire de l'Imprimerie au Brésil, un haut responsable de la presse officielle écrivait un article dont le titre suggestif était *Das velas da nau Meduza ao zás-trás da Internet* [4] (Alquerque, 2003). Il y évoquait les « machines à imprimer et 28 boîtes de types » transportées « dans le petit vaisseau *Meduza*, parmi la grande quantité de bagages emportée par le prince régent au Brésil ». Un spécialiste de la bibliographie de cette institution affirme aussi cela, mais il fait référence à « une typographie complète commandée en Angleterre, seulement, « n'ayant pas été utilisée, elle se trouvait encore emballée dans des caisses lors de l'embarquement pour Rio » (Moraes, 1997 : VIII). Or, selon le *Correio Braziliense* la presse avait été commandée en 1808 à partir du Brésil, ce qui contredit le fait qu'elle se trouvait à Lisbonne au moment de l'embarquement de la Cour, qui eut lieu en novembre 1807.

Les éléments manquent pour élucider la question qui reste posée et montre l'importance de ce périodique comme source d'information (et de débat) sur cette époque. C'est aussi l'opinion de Cristiana Felipe qui annonçait, en 2001, le lancement de la réédition *fac simili* de ce journal qui « dépeint la pensée brésilienne de la période de D. João » et qui « délivre la mémoire d'une époque très importante pour l'histoire du pays » (Felipe, 2001).

III. Analyse bibliographique

III. 1. Présentation de l'œuvre de référence

Pour évaluer l'ensemble des travaux réalisés par l'Imprimerie Royale depuis sa création jusqu'à l'indépendance du Brésil, la consultation de la *Bibliografia da Impressão Régia do Rio de Janeiro (1808-1822)* s'impose. Cette œuvre est le résultat d'un long travail de recherche de Ruben Borba de Moraes, spécialiste du livre au Brésil, partagé et poursuivi par Ana Maria de Almeida Camargo. Les auteurs prirent comme base de recherche et complétèrent de façon exhaustive un travail de Alfredo do Valle Cabral sur l'identification de documents dans les Annales de la Bibliothèque Nationale de Rio. Leur œuvre se divise en deux volumes, dont le premier recense 1.428 publications diverses d'ordre didactique, littéraire ou périodique, et le deuxième, 720 documents législatifs tels que décrets, arrêtés ou lettres de cachet. Chaque volume est organisé, par année, de 1808 à 1812. A l'intérieur de chaque année, les documents se suivent dans l'ordre alphabétique, pour le premier volume, et dans l'ordre chronologique pour le deuxième volume. Tous les documents sont référencés par un numéro d'ordre croissant, de 1 à 1.428 pour le volume d'œuvres diverses et de 1 à 720 pour celui de documents législatifs. Outre cette référence, chaque document comporte assez d'indications pour l'identifier parfaitement : la transcription de la page de garde – ou, en son absence, les premiers mots de la page initiale – ses caractéristiques formelles, (dimension, nombre de pages), ses origines et aussi un commentaire qui définit le contenu du document, son auteur et/ou les circonstances de sa production.

Grâce à toutes ces indications, ainsi qu'à la typographie claire et à la mise en page aérée, ces deux volumes sont d'une consultation aisée. Le parcours de l'œuvre devient alors une découverte progressive et fort intéressante des activités de la Cour portugaise à Rio et par conséquent de la

dynamisation de cette ville et du pays tout entier pendant ces quatorze années. L'implantation de l'Imprimerie Royale n'est pas étrangère, d'ailleurs, à cette évolution.

La diversité de thèmes traités étonne, d'autant plus que la première fonction de l'Imprimerie Royale était d'imprimer et de publier des textes officiels. Un choix de références des textes les plus représentatifs de l'actualité du Brésil en ce début de XIX^e siècle permet d'illustrer cette diversité.

III. 2. L'expression de l'organisation sociale et culturelle

Dès la première année au Brésil, l'administration s'organise. Beaucoup de documents officiels donnent lieu à des institutions qui perdureront. Ainsi, par la charte (*alvará*) du 12 octobre, le Régent stipule la création d'une Banque Nationale « en cette Capitale, pour animer le Commerce, tout en promouvant les intérêts Royaux, et Publics ». Le décret de la création de *l'Impressão Régia* s'y trouve aussi, bien entendu. A partir de 1809 sont publiées des œuvres à caractère scientifique et didactique en vue de l'ouverture de différents organismes d'enseignement supérieur comme l'*Academia Real Militar*, en 1810. Dans le domaine juridique, la création, en 1811, du *Código brasileiro* vint faciliter la consultation des lois promulguées entre 1808 et 1810, qui y étaient regroupées.

La presse fit ses premiers pas timidement, censure oblige, avec la *Gazeta do Rio de Janeiro* déjà citée, qui publiait une moyenne de 104 numéros par an ainsi que des numéros spéciaux dans la *Gazeta extraordinária do Rio de Janeiro*. En 1821, apparurent cinq autres journaux à la suite de l'agitation politique provoquée par l'instauration de la monarchie constitutionnelle le 24 août 1820 de l'année précédente.

Il a été observé plus haut, avec Márcia Abreu, les pratiques de lecture au Brésil. A partir de la mise en fonctionnement de l'imprimerie, les œuvres de fiction se diversifièrent et l'opéra et le théâtre, devenant plus que jamais fréquentés, incitaient à l'édition de textes en rapport avec ces spectacles.

La première pièce imprimée au Brésil, le 24 juin 1809, est une réédition de l'*Ulisseia Libertada*, un drame héroïque « qui doit être représenté aujourd'hui au *Real Theatro...* ». En général, les pièces jouées étaient connues et ne reflétaient pas la réalité de ces terres américaines, mais plutôt celle des contrées lointaines dans les goûts orientalistes de l'époque, comme le *Sultão generoso ou o premio da beneficencia*. Il faudra attendre le milieu du XIX^e siècle pour connaître, avec Martins Pena, des portraits de la société de Rio. Entre temps, le *Real Theatro de São João*, construit selon la volonté du Régent qui l'avait inauguré le 12 octobre 1813, présentait, certes des drames en abondance et de l'opéra, mais aussi des récitations de poèmes et de chant, l'hymne constitutionnel inclus : *Chegou em fim o momento Da nossa emancipação...*

Dans les œuvres de fiction, les histoires sentimentales primaient. Le genre le plus imprimé, notamment en 1815 et 1816, était la nouvelle, souvent traduite du français. Les titres de ces œuvres sont plutôt suggestifs de situations peu compatibles avec les idées des censeurs de religion catholique. Maria Lígia Prado s'interroge sur le critère de sélection et en déduit que, par exemple,

« Dans *Le triste effet d'une infidélité*, le suicide de la jeune fille, engrossée par un homme qui se refuse à l'épouser, est traité avec un grand respect par tous les personnages du roman, quoiqu'il s'agisse d'un péché du point de vue chrétien. Aucune condamnation n'apparaît. Dans la perspective de la lectrice, le conte présentait une anti-héroïne, un anti-modèle » (Prado, 1997 : 144).

Effectivement, d'après la *Bibliografia da Imprensa Régia...*, cette œuvre porte l'inscription *conto moral* mais, pour apprendre à éviter ce que font ces héroïnes, par combien d'autres apprentissages, beaucoup moins moraux, les lectrices ne devront-elles pas passer ? Maria Lígia Prado en convient et conclut que les censeurs étaient « peu attentifs au contenu moral des ouvrages ». En effet, il fallait « lutter contre les idées dangereuses par leurs conséquences sociales

et économiques, domaines qui intéressaient avant tout ces censeurs. L'univers féminin leur était peu connu et les femmes n'avaient pour eux aucun poids politique » (Prado, 1997 : 148).

La poésie aussi est présente et de deux manières : l'une, érudite, constituée par des traductions de poèmes classiques latins ou français – *Phèdre* de Racine – ou par des compositions de poètes de langue portugaise ; l'autre consistait à louer la famille royale et son représentant. Cette poésie de circonstance, qui « était un des maux de ces temps », selon Ruben Borba de Moraes (1993 : XXX), se déclinait en odes, élégies, congratulations, à l'occasion de la naissance des princes, de leur mariage ou de leur décès. Le thème du voyage de la famille royale, de Lisbonne à Rio, fut traité aussi, dans ce cadre lyrique, dans les premiers temps par son actualité, ensuite pour en fêter l'anniversaire. Les prières étaient composées pour célébrer les mêmes événements. Le cérémonial du sacre et du couronnement de l'Empereur D. Pedro I, fils de D. João, le 1^{er} décembre 1822, est un texte en vers de sept pages.

III. 3. La reconstitution historique : les invasions françaises

En toile de fond de cette bibliographie, défilent les événements historiques de l'époque. Deux périodes se détachent de cet ensemble : les guerres napoléoniennes, jusqu'en 1811, et l'agitation des années 1820, qui mènera à l'indépendance du Brésil. Nous avons choisi de traiter la première période en suivant la chronologie des événements et en introduisant brièvement les faits.

Pour rappel, l'armée française était entrée au Portugal fin novembre 1807. Elle y demeura jusqu'en septembre 1808. Or, son comportement fut bien éloigné des promesses de protection du pays évoquées par Napoléon Bonaparte et par son représentant au Portugal, le Général Junot. Par conséquent, le peuple s'insurgea un peu partout dans le pays, jusqu'à ce que les troupes luso-anglaises, dirigées par le Général Sir Arthur Wellesley, les combattissent, une première fois à Roliça, le 17 août et définitivement à Vimeiro quatre jours plus tard. Par la Convention de Sintra, signée le 30 août, les Français repartirent, emportant une bonne partie du butin d'une guerre qu'ils venaient de perdre. Ils conservèrent la liberté de combattre, ce qu'ils firent en pénétrant à nouveau dans le nord du Portugal en février 1809. Mais la population de Porto se révolta et le maréchal Soult repartit trois mois plus tard. Napoléon insista et envoya son « enfant chéri de la Victoire », le maréchal Masséna, à la tête d'une armée imposante qui pénétra au Portugal en juin 1810. Les Français furent battus à la bataille de Buçaco fin septembre et se heurtèrent aux lignes de fortifications de Torres Vedras. Ils repartirent sans pouvoir occuper Lisbonne, en mars 1811, poursuivis jusqu'en France par l'armée luso-anglaise commandée encore par celui qui était devenu entre temps Lord Wellington (Vicente : 2001/Caillaux 2010). La guerre Péninsulaire se termina en 1814 seulement.

En 1808, plus de la moitié des publications de l'*Impressão Régia* concernent les conflits napoléoniens, dont la déclaration de guerre faite par le Régent à l'Empereur des Français, le 10 juin. Et même si le Portugal est envahi, ce n'est pas cet aspect qui se détache mais plutôt l'invasion de Rome par Napoléon Bonaparte qui oblige le Pape Pie VII à expulser quatre de ses cardinaux. Beaucoup de publications sont référencées, dont une de 22 pages qui regroupe 10 documents officiels relatifs à cette affaire, qui scandalisa et révolta ceux qui jugeaient « la conduite atroce et dénuée de sens politique de l'Empereur des Français ». L'autre sujet concerne les relations entre le Portugal et l'Espagne également envahie par l'armée française. Ainsi, les membres de la Cour portugaise appartenant à la famille royale espagnole, comme Dona Carlota Joaquina – épouse de D. João et fille des rois d'Espagne – demandent protection au Régent du Portugal. Il leur donne son assentiment. Cette année-là encore débute une réflexion sur l'occupation du Portugal par l'armée napoléonienne dans des œuvres comme le *Ensaio historico, politico, e filosofico do estado de Portugal desde o mez de Novembro de 1807 até o mez de Junho de 1808* ou l'œuvre de l'archevêque de Rio qui base sa réflexion sur les faits vécus dans sa *Memoria historica da Invasão dos francezes em Portugal no anno de 1807*.

En 1809, bien que le conflit de Rome soit encore présent, un tiers des publications concernent l'invasion du Nord du Portugal par le Maréchal Soult. Une littérature pamphlétaire commence à apparaître avec des écrits comme *Receita especial para fabricar napoleões....* Il s'agit d'écrits patriotiques, de véritables armes contre l'ennemi. Acúrcio das Neves s'y distingue avec des œuvres comme le *Manifesto da razão contra as usurpações francezas*. On imprime encore des sujets relatifs à la première invasion française, ce qui montre un certain retard dans le travail. Ensuite, on fête la restauration du Portugal. Ce terme ne paraît pas correct puisque le Portugal n'a jamais perdu sa souveraineté grâce au départ de la Cour au Brésil, mais il est utilisé maintes fois dans les écrits de l'époque, comme, par exemple, dans le *Sermão de acção de graças pela feliz restauração do Reino de Portugal*.

En 1810, seulement un neuvième des documents imprimés concernent les conflits napoléoniens, pourtant l'armée française occupait le Portugal depuis juin de cette année. Ce manque d'intérêt pour la guerre en Europe peut s'expliquer par un investissement de la Cour dans l'organisation de la société et dans le développement de la culture au Brésil. Ainsi beaucoup d'œuvres imprimées traitent de sujets liés à la connaissance du pays, à la littérature, aux mathématiques, entre autres. Au bout de deux ans dans ce territoire, la Cour se tournait peut-être davantage vers le Brésil et négligeait quelque peu les problèmes de la Péninsule. On se focalise sur Napoléon, on le raille comme dans *Dialogo entre Lucifer e Bonaparte...* (Dialogue entre Lucifer et Bonaparte). Le thème des « invasions françaises » sera repris en 1811 sous deux aspects : la victoire du Portugal après la bataille de Buçaco, par exemple dans *Portugal vingado* (Le Portugal vengé) et le style pamphlétaire, de plus en plus acéré ; la *Gazeta extraordinaria do Rio de Janeiro* parle du caractère *daquelle infame Corso* (l'ignoble Corse). Jusqu'en 1816 une moyenne de deux à trois articles par an évoquera les conflits napoléoniens, qui seront consacrés essentiellement à la chute de l'Empereur des Français et au personnage du Duc de Wellington, comme dans *Elogio ao immortal Heroe da nossa idade o Illmo Sir Artur Wellesley, Duque de Ciudad Rodrigo, Lord Marquez de Wellington*¹.

Dans tous ces écrits, la France napoléonienne était très mal considérée. Pas un seul document n'exprime de la sympathie pour Napoléon ou pour sa politique. Est-ce qu'au Brésil il n'existait pas d'*afrancesados* comme en métropole ? Serait-ce la censure qui ne permettait pas de publier de telles opinions ? Son responsable José da Silva Lisboa était un libéral franchement pro-anglais, ce qui pourrait expliquer, au Brésil, ce manque de défense de la cause française.

Conclusion

Il est indéniable que la création de l'imprimerie contribua au développement du Brésil. Certes, la première préoccupation du Régent D. João ne fut pas celle-là, mais plutôt celle de mettre en route un organe efficace au service de l'Etat. Le manque de moyens du gouvernement portugais ne permettait pas de faire fonctionner l'imprimerie royale à plein rendement et même si, à partir de 1820, d'autres presses furent achetées à l'étranger pour pallier cette difficulté, les productions annuelles restèrent modestes et n'évoluèrent vraiment que dans les années 1821 et 1822. Toutefois, on constate une grande diversité dans les thèmes traités et la façon dont ils étaient liés à l'évolution de Rio et du pays tout entier. On imprima des nouvelles, des sermons, des textes de loi. On organisa les archives, on créa des établissements d'enseignement supérieur et des manuels pour les enseignements. Tout ceci permit de structurer le pays qui vivait jusque là dans des espaces ruraux, organisés autour de la grande propriété où le maître des lieux faisait sa propre loi tout en vivant à l'écart des préoccupations culturelles. La possibilité d'imprimer des journaux permit la circulation des idées et par conséquent l'accession à l'indépendance.

¹ 1813, vol.I, n°382, p.130, par le Doutor Fr. Joaquim Rodrigues.

L'Imprimerie au Brésil prendra un nouvel essor lorsqu'en 1821 la couronne accepta de perdre le monopole de l'impression typographique au profit de particuliers comme Typographia de Moreira e Garcez et de la Nova Officina Typographica, pour ne citer que ceux de la capitale.

Le Brésil avait pris du retard dans le domaine de l'impression, mais il l'a récupéré depuis. On peut le constater par l'importance de sa presse quotidienne dont le *Diário de São Paulo* qui occupe, en Amérique Latine, la première place en tirages. Par ailleurs, la Bibliothèque de Rio qui contient le plus grand nombre d'œuvres par rapport aux autres bibliothèques d'Amérique Latine, est un centre culturel dynamique et ouvert aujourd'hui sur l'espace interactif.

References

- [1] Bibliothèque Nationale de Rio de Janeiro.
- [2] Luiz de Camões est l'auteur de cette épopée qui raconte le voyage de découverte de la route maritime pour l'Inde commandée par le navigateur Vasco da Gama, le protagoniste de ce poème épique.
- [3] *Relação de despacho* : recueil de documents officiels. Ici, depuis l'arrivée de la Cour au Brésil jusqu'au 13/5/1808.
- [4] Traduction : Des voiles du vaisseau *Meduza* au dare-dare d'Internet.

Bibliography

- ABREU, Márcia, « Circulação de livros no Brasil nos séculos XVIII e XIX », CD-rom XXI Congresso Brasileiro de Ciências da Comunicação, Recife, Intercom, 1998.
- ALMEIDA, Tereza Caillaux de, *Memória das « Invasões Francesas » em Portugal (1807-1811)*, Lisboa, Ésquilo, 2010.
- ALQUERES, Hubert, « Das velas da nau Meduza ao zás-trás da Internet, in *Correio Braziliense*, Brasília, 13 de maio de 2003.
- DUVERGER, Christian, « On a retrouvé l'écriture des Précolombiens », in *l'Histoire*, n° 277, juin 2003.
- FELIPPE, Cristiana, « Primeiro jornal do país é reeditado em livro », in *Diário de Pernambuco*, 16/6/2001.
- MORAES, Ruben Borba de, « A Imprensa Régia do Rio de Janeiro : origens e população », in *Bibliografia da Imprensa Régia do Rio de Janeiro*, São Paulo, Edusp, 1993.
- NOVAIS, Fernando A., coord., *História privada do Brasil*, São Paulo, Companhia das letras, 1997.
- PRADO, Maria Lígia Coelho, « Des romans pour les femmes dans le Brésil du XIX^e siècle », in Katia de Queirós MATTOSO, Idelette Muzart Fonseca dos SANTOS, Denis ROLLAND, org, *Les Femmes dans la ville : un dialogue franco-brésilien*, Paris, P.U.F, 1997, p. 144.
- TEYSSIER, Paul, « L'Amérique latine : perspective géolinguistique », in *Le Français dans le monde*, n° spécial janvier 1997.
- VICENTE, António Pedro, *O tempo de Napoleão em Portugal : estudos históricos*, Lisboa, Comissão portuguesa de História Militar, 2000.